

Erratum

Numéro 118, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2000). *Erratum*. *Québec français*, (118), 78–78.

d'un autre pour échapper à la justice, mais se retrouve littéralement dans la peau du coupable ; de même, Boileau-Narcejac permettent au criminel de *Et mon tout est un homme* de s'évader après qu'un chirurgien l'a découpé, et ajusté ses différentes parties à des accidentés de la route) ou encore en mettant en scène des criminels jouant à la victime, des détectives cherchant à ne pas devenir victimes à leur tour, sinon en résolvant de façon posthume un crime dont ils furent victimes. Et bien que ces acrobaties actantielles ne constituent pas la norme, il n'en reste pas moins que cette structure à trois termes permet toujours des analyses passionnantes et se prête bien à des exercices de création variés.

LE DÉTACHEMENT DE CEUX QUI EN SAVENT TROP : DE L'IRONIE À L'HUMOUR

Reposant sur la dualité entre diverses versions des mêmes événements, le polar semble d'autant plus propice à l'intrusion de l'ironie et de l'humour, deux formes qui jouent sur l'ambiguïté. Peut-être pour secouer le caractère strictement codifié du genre qu'ils pratiquent, les auteurs de polars cherchent souvent à déconcerter par des formules choc, un style désinvolte ou des retournements de situation incongrus.

Les vilains criminels recourent souvent à une ironie facile pour affirmer une supériorité, que l'on sait temporaire, sur leurs victimes. On trouve par contre aussi des détectives de récits d'enquête dont l'ironie masque à peine un sentiment de supériorité manifeste. C'est le cas de Holmes se moquant à répétition du pauvre Watson, de Poirot menant son ami Hastings par le bout du nez, ou encore d'Arsène Lupin.

Le cas des détectives de récit noir est un peu différent. Ceux-ci, impavides, ont recours à un humour souvent aussi sec que leur scotch pour supporter les horions et les vexations de tous ordres. Bien sûr, ils affrontent une menace omniprésente, mais que l'on sait évidemment temporaire. Ils ont aussi le triomphe modeste, qu'ils accompagnent de quelques remarques humoristiques, signalant que quelque chose cloche : la raison sans passion n'est rien. Les héros de Boris Vian, pensons ici à *Elles ne se rendent pas compte*, ou de San Antonio, de la série éponyme, inspirés du modèle inimitable de l'inspecteur Marlowe de Chandler, se permettent de nombreuses remarques cyniques, confirmant par là que le monde les dégoûte, et que les criminels seront toujours au rendez-vous.

CHERCHEZ LA FEMME OU ESQUISSE D'UNE LECTURE FÉMINISTE

Rien d'étonnant à ce que Sherlock Holmes soit un personnage misogyne et apparemment impuissant, que Poirot soit un original tout à fait dépourvu de *sex appeal* ou que Marlowe, en dépit de son charme, attende que les filles le supplient de l'embrasser, comme c'est le cas dans *Adieu, ma jolie*. De même, la

Le détective et le criminel constituent logiquement deux des facettes de la personnalité d'un être humain authentique, la victime représente la troisième. À eux trois, ils sont le Surmoi, le Ça et le Moi, le détective raisonne, le criminel commet des crimes qu'on dit presque toujours passionnels et la victime ne sait pas toujours comment réagir, tirillée entre ces deux tyrans.

fidélité de *Colombo* à une femme qu'on ne voit jamais, les bourrelets de Nero Wolf ou la vocation du Father Brown de G. K. Chesterton éloignent ces héros des tentations féminines. Car le détective et le criminel constituent logiquement deux des facettes de la personnalité d'un être humain authentique, la victime représente la troisième. À eux trois, ils sont le Surmoi, le Ça et le Moi, le détective raisonne, le criminel commet des crimes qu'on dit presque toujours passionnels et la victime ne sait pas toujours comment réagir, tirillée entre ces deux tyrans.

C'est pourquoi l'expression des désirs est si ardue dans le récit policier. Et la femme trouve difficilement son compte dans la transaction, plus souvent qu'autrement condamnée au rôle de victime, parfois jouant les criminelles castratrices et rarement les détectives sagaces et maternantes. En revanche, il faut faire confiance aux Agatha Christie, Patricia Highsmith et autres Mary Higgins Clark, mais les règles de l'art ont la vie dure.

Voilà que l'enquête s'achève. Tous les indices et toutes les suspicions le confirment : le récit policier est un outil de premier ordre pour accomplir son contrat pédagogique. Ce genre est coupable de tous les crimes de lèse-narration traditionnelle et, plus encore, ses lecteurs en sont les vraies victimes, consentantes il va de soi.

Notes

1. Pour une présentation des origines du récit policier, on pourra consulter *Autopsie du roman policier* (textes réunis et présentés par Uri Eisenzweig), Paris, Union Générale d'Éditions, coll. 10/18, 1983.
2. J.-P. de Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey, « Abyme (mise en) », *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1984, p. 3.
3. S.S. Van Dine, « Twenty Rules for Writing Detective Stories », *The Art of the Mystery Story* (H. Haycraft éd.), New York, Simon and Schuster, 1946.
4. Voir à ce sujet l'essai d'Anne Lemonde, *Les femmes et le roman policier, Anatomie d'un paradoxe*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 263 p.
5. Dashiell Hammett, *La moisson rouge*, Paris, Gallimard, série noire, 1950 (1^{re} édition : 1929), p. 143.
6. *Au bonheur des ogres, La fée carabine, La petite marchande de prose* ; ces trois titres sont publiés aux Éditions Gallimard.

ERRATUM

Dans le numéro 117 de *Québec français*, dans le dossier littéraire, la photo de Doug Jones qui figure dans l'article de Patricia Godbout (page 84) n'est pas la bonne. On ne sait pas qui c'est, mais ce n'est pas D.Jones. Nos excuses aux personnes concernées.